

## — 1 —

L'île est le sommet émergé d'un vieux volcan sous-marin. Il s'est éteint il y a des millénaires. La lave avait bouché l'orifice de sa cheminée. Comme il se trouvait à fleur d'eau, les coraux l'ont vite colonisé.

Sous les vagues, les pentes du volcan sont très raides. À deux encablures de l'île, l'abîme commence. Et les grandes houles, les courants sans fin. Il faut vraiment jouer de malchance pour se retrouver sur ce bloc de corail cerné par les déferlantes. Ou n'avoir peur de rien.

Pour pouvoir en repartir, il faudra aussi compter sur l'inconscience. À moins de chercher son salut dans l'énergie du désespoir. Nul ne s'est jamais installé ici. L'île est sans mémoire. Seuls les ouragans laissent leur trace dans les sables. Le reste va vite se perdre. Dans le vent, le tonnerre des lames qui, sans relâche, harcèlent les récifs. Nuit et jour, la mer bat. Elle flanche rarement. Même quand il fait beau. Quand elle consent à se calmer, c'est presque toujours dans les heures qui précèdent un cyclone. Ensuite, elle se déchaîne comme jamais, jette à l'assaut de l'île des vagues géantes qui l'engloutissent aux neuf dixièmes. Elle ne reflue qu'une fois l'ouragan passé. Pour recommencer comme avant. Même pouls méchant, têtu, mêmes lames qui frappent, fracassent et brisent, déferlent et redéferlent, frappent

## LES NAUFRAGÉS DE L'ÎLE TROMELIN

encore, roulent et cassent, broient, éparpillent, émiettent, s'acharnent contre cette minuscule plaque de corail perdue au cœur de l'océan.

Mais l'île est ultra dure, elle tient. La seule victoire que la mer ait jamais remportée sur elle, c'est d'empêcher les madrépores de former un rempart assez haut pour casser l'élan des déferlantes. Ici, pas de couronne de coraux, pas de lagon à l'abri des houles accourues du pôle Sud, longues et féroces – depuis l'Antarctique, elles n'ont trouvé aucun obstacle. À quelques mètres du rivage, rien qu'un long récif frangeant que la mer mouline peu à peu en sable. Mais là encore, rien à voir avec la fine et douce farine des atolls des mers du Sud. Celui-ci est grenu, grumeleux, râpeux.

Malgré tout, l'île tient toujours. Quand elle lâche à la mer des morceaux de son vieux et blanc caparaçon, ce ne sont que des blocs informes, que les vagues mettent des décennies à disloquer. Et elles doivent continuer à les rouler pendant des années avant de pouvoir les vomir sur le rivage. Ils y émergent sous la forme de galets énormes, d'une blancheur stupéfiante, lisses comme s'ils sortaient d'une machine à polir, et vont s'empiler toujours au même endroit, à l'est et au sud de l'île, sur une longue plage revêche qui prend parfois l'aspect d'une muraille dressée contre la mer. Dans les interstices de cette étrange maçonnerie naturelle se logent des milliers de coquilles usées, porcelaines, bénitiers, bigorneaux, débris de nacre. C'est aussi sur ces hautes plages de galets que viennent s'échouer les bois flottés. De gigantesques troncs, des souches blêmies de sel ou de gros bambous où continue de se lire, au long de veines encore vertes, le parcours de la sève. C'est sur l'île le seul indice qu'un autre monde puisse exister

## L'ÎLE

par-delà les vagues. Et qu'il obéisse à d'autres lois que celles de la guerre qui oppose la mer et le corail.

Ces plages est et sud, où se concentrent les épaves, sont les plus hostiles. Les tortues elles-mêmes ne s'y risquent pas.

La côte nord paraît beaucoup plus hospitalière. À cet endroit, la collision perpétuelle du vent et du courant a formé une magnifique pointe sablonneuse. Son dessin évoque celui d'une très longue virgule. Ou d'une langue démesurément allongée vers l'océan.

Quand la mer rencontre ces sables éblouissants, elle vire au plus pur turquoise. Il ne faut pas se fier à cette promesse de paradis. Ici, les vagues se fracassent souvent en monstrueuses montagnes d'eau – des sortes de geysers qui jaillissent à deux pas du rivage et s'effondrent tout aussi subitement. Leur ressac est d'une violence extrême. Les sables, comme pour s'en protéger, se sont tassés en petite falaise. Mais là encore, il ne faut pas s'y fier, ils sont très meubles. La plage peut se désagréger en moins d'une journée. Elle se recourbe, hésite entre l'est et l'ouest, avant de former, dans la nuit, une boucle qui se referme sur elle-même. À l'aube, à la place de sa virgule mouvante, le soleil dévoile un anneau étranglé autour d'un lagon. Il disparaîtra de la même façon : d'un jour à l'autre. En un rien de temps, la pointe réapparaît dans son dessin initial. Sans raison claire. Une éphémère variation de la houle, peut-être, un caprice du courant. Ou une nouvelle ruse des vagues pour tenter de vaincre la vieille plaque de corail qui s'entête à leur résister.

## LES NAUFRAGÉS DE L'ÎLE TROMELIN

Longtemps que le vent prête main-forte à la mer. Lui s'y prend en sournois. Il érase, il arase. L'île est ultra plate. Une minuscule amande sans relief. L'océan est visible de presque partout.

Tout juste si, en allant vers le sud, là où tout devient caillasse, le sol s'incline un peu pour former un semblant de cuvette. Si insensible soit-il, ce début de creux parvient à recueillir un peu de l'eau douce que vomit le ciel au moment des cyclones. Malheureusement, au même moment, des lames monstrueuses déferlent sur l'île. Elles aussi, elles vont se déverser dans ce semblant de bassin et, trois ou quatre jours plus tard, quand l'ouragan prend le large, la petite cuvette ressurgit au grand soleil sous la forme d'un marécage putride et puissamment salé. Ses eaux verdâtres font tache sur le blanc linceul de sable que l'ouragan, en même temps que les averses, a précipité sur l'île. Mais le vent fait très vite son œuvre. Le suaire de sable se volatilise et, vaille que vaille, la vie reprend. Broussailles, pourpiers, veloutiers aux feuilles argentées et duveteuses, la végétation, de toutes ses racines, cherche l'eau infiltrée sous les plaques de corail et s'en abreuve jusqu'à plus soif. Mais certains arbustes, trop éprouvés par le cyclone, n'ont plus cette force. Ils se décharnent et meurent en quelques jours. C'est la loi de l'île : ne survivent que les plus féroces. Sur les branches asséchées courent parfois des araignées ou des fourmis échouées ici avec des souches ou des troncs à la dérive. Elles aussi sont en sursis. Comme toutes les créatures que le hasard a précipitées sur ce micro-monde, elles seront exterminées au prochain ouragan.

## L'ÎLE

D'autres guerres menacent-elles, encore plus rava-geuses, plus effroyables que le combat de la mer contre le corail ? Que racontent ces petites pierres ponces dispersées sur toute la surface de l'île ? Un soubresaut du volcan sous-marin ? Ou l'explosion d'un cratère lointain, tout au bout de l'océan, dont les rejets auraient abouti ici par hasard, comme les troncs d'arbres, au seul gré des tempêtes et des courants ? L'île s'en fout. Elle continue de vaquer à son seul et muet métier : ressusciter après chaque ouragan. Et elle y parvient. Son secret, c'est qu'elle sait transformer sa faiblesse en vigueur, son ennemi en allié, et constamment détourner à son profit les forces qui l'agressent. Plus le vent la tourmente et plus le soleil la cuit, plus elle compresse et compacte ses sables, jusqu'à leur donner la consistance du béton. Des siècles qu'entre les tempêtes, en silence, elle se barde et se blinde, accumule les unes sur les autres cuirasses et carapaces. Rien ne lui fait peur, ni le déluge, ni la canicule. Dans tous les cas elle triomphe du pire, l'absence de source. Et des taches vert sombre, seulement visibles sous certains éclairages et à certaines saisons, suggèrent qu'ici et là, aux parages de la dépression où s'est infiltrée la saumure du cyclone, subsistent des poches d'eau.

Indices fragiles. Et pareils aux averses. Au premier grand soleil, vite enfuis.

\*  
\*\*

Seules les tortues de mer se risquent à aborder. Uniquement les femelles. Les mâles restent à bonne distance.

L'approche a toujours lieu de nuit, à marée haute. Dès que les tortues touchent au sable, leur respiration

## LES NAUFRAGÉS DE L'ÎLE TROMELIN

se fait profonde, puissante. Puis elles rampent de tout ce qu'elles ont de pattes, vont de droite et de gauche, inscrivent dans le sable de longues et lourdes traces. Ce sillage sinueux pourrait laisser croire qu'elles se sont égarées. En réalité, elles savent parfaitement où elles vont. Et trouvent infailliblement ce qu'elles cherchent : l'endroit où, à l'aube où elles sont sorties de leur œuf, leur épiderme, pour la première fois, a éprouvé le contact du sable, puis de l'eau de mer. Comme pour reproduire indéfiniment le scénario de leur naissance, le moment où, à peine écloses elles-mêmes, elles ont couru vers l'océan, tandis que les oiseaux et les bernard-l'hermite fondaient sur elle. Devenues adultes, ce sont pourtant ces sables-là qu'elles veulent retrouver à tout prix pour y déposer leurs œufs, au bout d'interminables et mystérieux corridors sous-marins qu'elles ont remontés à l'aveuglette, sans doute secrètement guidées par les courants magnétiques qui parcourent la terre et l'océan. Et dès qu'elles ont atteint ces sables, tout aussi aveuglément, elles se mettent à pondre. Sur la plage où elles sont nées. Là ont été dévorées les autres jeunes tortues sorties de leur œuf au même moment qu'elles. Mais là aussi où sont nées leurs mères, les mères de leurs mères et toutes les mères tortues depuis que les tortues existent.

À l'approche de l'île, souvent, elles copulent. Parades et ébats peuvent s'éterniser une demi-journée. La lumière baissant, la femelle s'avise qu'il est temps de gagner la plage des origines. Le mâle la laisse partir, marquée des trous profonds que ses griffes ont forés dans chacune de ses petites nageoires pendant l'accouplement. Puis il se met à attendre son retour en bar-

## L'ÎLE

botant à la lisière des récifs. Parfois, il ne la revoit jamais. Fatiguée par l'escalade de la plage, surprise au beau milieu des sables par la rencontre d'un arbre mort ou d'un bloc de corail qu'elle n'arrive pas à contourner, et plus souvent encore exténuée par la ponte – cette bonne centaine d'œufs qu'elle a dû expulser avant de les enfouir un à un pour les mettre à l'abri des prédateurs –, elle n'a pas réussi à regagner l'océan avant le lever du soleil. Éblouie par l'excès de lumière, elle a perdu le sens de l'orientation. Au lieu d'aller vers la mer, elle rampe vers l'intérieur de l'île où elle zigzague un moment entre les broussailles et les veloutiers avant de s'immobiliser, à bout de forces. En quelques heures, surtout à la saison chaude, le soleil la tue. Le sol est donc parsemé de carapaces, de fragments d'écaille, de charognes qui se décomposent au grand soleil, égarées au milieu d'immenses semis de plumes. Les maîtres de l'île sont les oiseaux.

Frégates, fous masqués, fous à pied rouge, huîtres, parfois sternes et paille-en-queue, ils sont des milliers à venir pondre ici, à tourner au-dessus des sables et des coraux, à pêcher, à guetter l'éclosion des bébés tortues. Les uns nichent au sommet des veloutiers, les autres à même le sable, où ils ne craignent pas d'aménager de petites cuvettes pour y déposer leurs œufs. Les huîtres, eux, qui ne paient pas de mine, se contentent d'arpenter les plages, en gangsters de l'ombre, toujours par bandes. Aussi féroces que minuscules, ils vivent, comme tous les autres, du retour aveugle des tortues. Et de la naissance, deux mois après les pontes, de leurs centaines de petits.

## LES NAUFRAGÉS DE L'ÎLE TROMELIN

Donc dans le secret de la nuit, tandis que la mer continue à battre et fracasser, l'île travaille. Deux ou trois heures après le coucher du soleil, émergeant des caches où leurs mères ont enfoui leurs œufs, les jeunes tortues s'ébrouent. Autour de leurs nids s'ourdissent les premiers guet-apens.

À ce petit jeu obscur et sans pitié, les bernard-l'hermite se montrent encore plus sanguinaires que les oiseaux. Lourds et lents, mais très à l'aise dans le noir et bien plus roués qu'eux, ils profitent de la nuit pour descendre sur les plages et s'y regrouper en petites rangées compactes. Puis ils attendent patiemment le moment où les jeunes tortues sortent de leur coquille, pauvres choses hagardes aux yeux encore encollés de sable. Et quand les jeunes tortues, dans une mystérieuse et collective explosion de vie, échappent enfin à leur léthargie et sont saisies par l'appel de la mer, ils leur opposent un long barrage de pinces.

Le carnage est effroyable. Très peu de nouveau-nés s'en sortent. Et c'est pour devenir aussitôt la cible des gangs d'huîtriers. Pas davantage de quartier. Sur les plages de l'île, chaque matin, tandis que l'aube monte, se multiplient ainsi des massacres silencieux, suivis de festins tout aussi muets.

Les jeunes tortues retardataires n'auront pas plus de chance : elles deviennent la proie des frégates. Encore une fois, la chasse est d'une facilité extrême. Une descente en flèche, un petit rase-mottes, et la jeune tortue est cueillie par le bec de l'attaquant, qui s'enfuit aussitôt vers le ciel. Dès qu'il est assez haut, il aspire la chair de sa proie d'une longue goulée. Puis recrache la frêle carapace qui s'en va aussitôt rejoindre, sur la plage,

## L'ÎLE

celles des victimes de la nuit. Le soleil, déjà, les a racornies.

Et si d'aventure des bébés tortues parviennent à toucher l'écume, les crabes, à quelques mètres du bord, puis les carangues leur tendent leurs embuscades. Sur un millier de nouveau-nés, un seul réchappe de cet enchaînement de carnages.

Et cependant c'est là, sur la plage du massacre, que la tortue rescapée, devenue adulte, revient pondre. Six, huit, parfois dix fois de suite dans la même saison. Tous les treize jours, ponctuellement, à l'endroit exact où une faune avide s'est acharnée à trucider les siens. Et là où, deux mois après la ponte, ses petits seront eux-mêmes exterminés.

Mais c'est aussi cela, l'île. D'un côté, la cruauté extrême. Et de l'autre, la résistance, l'obstination à vivre. Dans tous les cas, l'acharnement.

\*  
\*\*

Ici nulle odeur, sauf celle de l'iode et du sel. Le vent a tôt fait de chasser le remugle du guano et la pestilence exhalée par les cadavres de tortues. Pour que l'île se mette à puer, il faut une exceptionnelle série de journées de calme ou, en décembre-janvier, la torpeur et l'humidité de la saison chaude. Tôt ou tard, de toute façon, un cyclone vient tout balayer. Le ciel, un soir, tourne au rouge sang. Dès le lendemain, la transpiration lourde et malsaine qui ennoie les sables s'évapore. En moins d'une heure, tout s'assèche. Puis la houle forçit, les oiseaux disparaissent on ne sait où, l'air frémit, la mer lâche un long mugissement, l'odeur du sel s'avive encore. L'enfer est proche. Une fois de plus, ces quelques arpents de corail vont manquer de

## LES NAUFRAGÉS DE L'ÎLE TROMELIN

sombrer sous les assauts des vagues géantes qui se forment à l'horizon et du déluge qui s'amasse dans les nuages.

Puis l'île ressuscitera, comme toujours. Blindée dans sa vieille cuirasse. Les sables, comme d'habitude, seront jonchés de cadavres d'oiseaux, les veloutiers arrachés jusqu'à la racine, les bernard-l'hermite noyés, mais elle renaîtra. Fidèle à ce qu'elle a toujours été, féroce, ultra dure. Dans un an ou dans dix, peu importe. Ici, le temps n'a pas de jointure, tout se confond, l'instant avec le siècle, l'heure et le millénaire, la fin du monde et son premier matin. Coquillages vides, œufs brisés, nids de tortues, sillages de crabe, ossements blanchis, envols de plume, griffes d'oiseaux imprimées sur une vaguelette de sable : l'histoire de l'île se résume à des traces. Éphémère dessin de la vie qui va et vient. Et reva et revient, sans trop savoir ce qu'elle cherche, sinon à se reproduire. Avant, une fois de plus, de se reperdre. Dans la mer, le plus souvent. Qui n'arrête jamais, elle non plus. Qui continue de battre, de casser, fracasser, s'acharner. Mais l'île tient toujours. Sans même savoir qu'elle tient. Univers plus qu'inhumain : étranger à l'humain. Monde sans date. Île sans nom.